

# *TÉMOINS*



## QUATRE LETTRES D'ANDRÉ GIDE

par

Charles BERLIOZ

Peut-être conviendrait-il d'évoquer les circonstances qui furent à l'origine de cette correspondance avec André Gide ? Lorsque, en 1934, je préparai ma thèse de doctorat en médecine, essentiellement consacrée à l'étude de malades atteints de « troubles de la personnalité avec idées négatives », j'avais été amené à consulter non seulement des études purement psychiâtriques sur ce sujet, mais aussi des « confessions » d'écrivains tels Maine de Biran, Amiel... et même les personnages de quelques romanciers. Ainsi La Pérouse, dans *Les Faux-monnayeurs* en était-il un exemple (1). Gide ayant nié qu'il se soit inspiré de la description, faite par Saint-Simon, de la maladie du prince de Condé, il restait deux hypothèses : ou bien Gide avait eu l'occasion de connaître quelqu'un atteint de la même maladie (2), ou bien il avait purement et simplement inventé un personnage romanesque. Un jour, j'en parlais avec Adrienne Monnier qui me dit : « Ecrivez donc à Gide, il vous répondra peut-être ».

J'écrivis à Gide qui, par retour du courrier, m'adressa la lettre que voici :

16 novembre 1934

Monsieur,

*Malgré mon admiration pour Saint-Simon, je n'ai pas assez lu ses Mémoires pour qu'il me soit possible de vous renseigner.*

*Quant au cas présenté dans mes Faux-Monnayeurs, je ne pourrais vous en dire rien de plus que ce que le livre*

déjà vous apprend (je me suis, du reste, servi, pour construire la figure de La Pérouse, de deux cas assez différents, mais qui se rejoignaient précisément sur le point qui vous intéresse).

J'ai du reste éprouvé par moi-même, à la suite d'une très douloureuse épreuve, ce curieux sentiment de ne plus coller à la vie, de ne plus faire que semblant de vivre, d'être posthume — vous trouverez des traces dans les pages de mon Journal qui paraît dans les volumes de mes Œuvres complètes, s'il vous arrive de les lire.

Dois-je vous dire avec quel intérêt je prendrais connaissance de votre thèse...

*Veillez croire à mes sentiments attentifs et cordiaux.*

*André Gide*

Je me plongeai alors dans la lecture du *Journal* de Gide et y trouvai un certain nombre de réflexions qui, sans correspondre exactement au sujet de ma thèse, demeureraient dans le cadre plus général des troubles de la personnalité. Quelques mois plus tard, au moment de rédiger mon ouvrage et encouragé par la promptitude avec laquelle Gide avait répondu à ma première lettre, je lui écrivis à nouveau pour lui demander s'il voulait bien m'autoriser à publier des extraits de sa lettre du 16 novembre 1934 et de son *Journal*. Il me répondit aussitôt :

7 mai [19]35

*Cher Monsieur,*

*Si je vous comprends bien, il s'agirait de la reproduction, dans votre livre, d'une (ou plusieurs) phrase(s) de moi, extraite(s) d'une lettre particulière que je vous ai adressée il y a quelque temps, et dont je n'ai pas conservé souvenir assez exact pour vous donner réponse sans d'abord pouvoir relire la (ou les) phrases en question. Je vous serai donc obligé de bien vouloir me les transcrire.*

*Quant à celle(s) (les phrases) que vous trouvez dans mon œuvre, il va sans dire que vous avez toute liberté d'en faire usage. Je vous prie simplement de bien vouloir indiquer la référence (1).*

*Veillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments bien attentifs et cordiaux.*

*André Gide*

(1) *Et, pour ces phrases-ci tout au moins, je ne vois aucun inconvénient à ce que vous donniez mon nom. Néanmoins je serais heureux de savoir spécialement à quelles phrases vous pensez.*

\* *Enveloppe : C.P. Paris VII / R. Cler / 19.30 / 7.V.1935.*

Je le remerciai de l'autorisation qu'il voulait bien me donner et je lui communiquai les phrases de sa première lettre et les divers passages de son *Journal*. Deux jours plus tard, il me répondit :

*1 bis, rue Vaneau. VII\**

*Invalides 79-27*

*10 [sic pour 9] mai [19]35*

*Cher Monsieur,*

*La phrase de ma lettre, transcrite par vous, me paraît peindre très exactement l'état que j'ai connu et qui vous intéresse. Toute autorisation de la citer — et même avec mon nom à l'appui.*

*A fortiori, autorisation de citer les passages de mon Journal (publié dans les O[Euvres] C[omplètes]) que vous m'indiquez.*

*Mais il me semble que le passage (255 du tome VIII) (3) fait allusion à un état un peu différent — très différent même — le désir d'un redressement moral n'ayant à peu près rien de commun avec le ressaisissement du sens de la réalité.*

*Un autre passage de mon Journal, (peut-être encore inédit... je n'ai pas le temps de le rechercher) est beaucoup plus significatif et explicite.*

*Peut-être une conversation pourrait-elle être intéressante. Tout à votre disposition, et bien cordialement votre*

*André Gide.*

*Je viens de perdre 10 minutes à rechercher votre précédente lettre où votre adresse.*

\* *Enveloppe : C.P. Paris 115 / Rue des Saints-Pères / 15.30/9.V.1935.*

L'indication de son numéro de téléphone, qui ne figurait pas sur les lettres précédentes, et son invitation à venir

le voir m'autorisaient à l'appeler : ce que je fis. C'est lui-même qui décrocha l'appareil et me fixa un jour de la semaine suivante pour un échange d'idées relatives au sujet qui avait motivé notre correspondance. Il ajouta qu'au cours du déjeuner de ce jour, où il avait invité André Malraux, la conversation n'avait cessé de tourner autour des troubles de la personnalité...

Au jour dit, je me rendis rue Vaneau. Il m'est difficile d'évoquer la conversation que j'eus avec Gide, il y a une cinquantaine d'années. Toutefois, je me souviens que trois choses m'avaient frappé. D'abord, le caractère très dépouillé de la pièce où l'on m'avait introduit et où trônait un buste en marbre du maître de maison, sur lequel s'épanouissait un chapeau de feutre noir. Ensuite, la vêtue de Gide, qui sur ses pantoufles de cuir rouge avait mis des guêtres beiges, et autour de son cou un tricot vert. Il m'expliqua la raison de sa vêtue : il avait pris froid quelques jours plus tôt, craignait une otite, et se sentait si mal qu'il avait songé à remettre à un autre jour notre rencontre. Il avait pu obtenir un rendez-vous avec le professeur X, ce qui allait, à son grand regret, écourter notre entretien. Je lui dis que je le conduirai en voiture chez son médecin. J'en viens à la troisième chose qui m'avait frappé. Alors que quelques années plus tôt, j'avais eu l'occasion de l'entendre présider une réunion antifasciste où m'avait entraîné une amie, et de constater sa voix grave, son geste brusque, tapant du poing sur la table, je voyais devant moi un personnage totalement différent, qui parlait comme il écrivait. Chaque mot qu'il prononçait, chaque phrase qu'il composait, faisaient preuve d'un parfait équilibre, d'une extrême pertinence et parfois même d'humour. C'est ainsi qu'au cours de la conversation, j'évoquais les idées de Freud : aussitôt il m'interrompit et m'apprit qu'il avait eu l'intention d'écrire une comédie satirique sur les poncifs de Freud (4) ou une sortie du genre des *Caves du Vatican*, qui selon lui « *était un roman funambulesque d'un bout à l'autre* ».

On lui remit un pli urgent. Il ouvrit l'enveloppe, se mit à lire en s'excusant. Il sortit de sa poche un crayon et ratura une ou deux lignes. Il me dit : « *on ne raye jamais assez.* » Il s'agissait d'un article à paraître prochainement.

Ma thèse passée, j'envoyai à Gide un exemplaire de l'ouvrage qui me valut cette quatrième lettre :

1 bis, rue Vaneau. VII<sup>e</sup>.  
Invalides 79-27  
22 octobre [19]35

*Cher Monsieur,*

*Je lis avec un vif intérêt votre étude et vous remercie d'avoir songé à me l'envoyer. Je ne connaissais pas les longs passages de Maine de Biran que vous citez auprès de ceux de mon Journal. Quel intérêt je prendrai dans une conversation avec vous. Hélas ! harcelé, surmené, excédé, je ne puis que vous serrer la main, en hâte, mais bien cordialement.*

*André Gide.*

\* Enveloppe : C.P. Paris 44, rue de Grenelle / 17.00 / 22.X.1935.

Je n'ai jamais revu André Gide. Je pensais le rencontrer au mariage d'une de ses nièces avec un de mes cousins. C'était pendant la guerre, et Gide n'avait nulle envie de quitter la Tunisie, où il se trouvait, pour revenir à Paris.

## NOTES

(1) J'avais lu *Les Faux-Monnayeurs* et le *Journal des Faux-Monnayeurs* dès leur parution. Or dans les dernières pages, l'intérêt de l'échange de lettres entre une lectrice de Saint-Simon et André Gide n'avait pas retenu mon attention parce que le texte de Saint-Simon n'y figurait pas. C'est seulement quelques années plus tard que, lisant les *Mémoires* de Saint-Simon, je tombai sur les propos étranges du fils du Grand Condé.

(2) Dans le *Journal des Faux-Monnayeurs*, Gide écrit le 3 novembre 1923 : « *Les meilleures parties de mon livre sont celles d'invention pure. Si j'ai raté le portrait du vieux La Pérouse, ce fut pour l'avoir trop rapproché de la réalité ; je n'ai pas su perdre de vue son modèle. [...] Le difficile c'est d'inventer là où le souvenir vous retient* » (Gallimard, éd. 1980, p. 67).

(3) *Journal*, (Pléiade, t. I, p. 565).

(4) Cf. *Journal*, 1924 : « *Mais que de choses absurdes chez cet imbécile de génie !* » (Pléiade, t. I, p. 785).